

**CRITIQUE, concert. LYON,
Auditorium Maurice Ravel,
Samedi 8 février 2025. Cycle
America : Florence Price.
Orchestre National de Lyon /
Jeneba Kanneh-Mason (piano),
Clelia Cafiero (direction)**

Voici une association des plus séduisantes entre une jeune cheffe montante, Clélia Cafiero, que l'on ne présente plus désormais, et la pianiste prometteuse Jeneba Kanneh-Mason issue d'une famille de musiciens émérites dont nous connaissons surtout Sheku, le frère violoncelliste. Mais qu'à cela ne tienne. Voilà la jeune pianiste arrimée en terre lyonnaise, dans un environnement idéal, avec une direction de premier rang et un orchestre de premier plan, pour mettre en exergue son talent. Et de surcroît dans la musique de Florence Price, dont elle a fait un cheval de bataille, pourrait-on dire, la défendant partout aux Etats-Unis. Mais au-delà de la compositrice emblématique, c'est l'Amérique qui est ici mise en lumière avec également Ives et Barber, le tout dans un programme magnifiquement équilibré.

Le concert s'ouvre avec la *Symphonie n° 3 « The Camp meeting »* de **Charles Ives**, qui n'est pas la plus prisée des œuvres symphoniques du compositeur, les programmes lui préférant largement la belle *Symphonie n°2*, à la fois conquérant et poétique, avec ses thèmes pastoraux qui sonnent de manière idéale. Ici, le choix de la 3ème symphonie permet de la redécouvrir sous un éclairage nouveau. Clélia Cafiero maîtrise en effet son sujet et nous livre une lecture à la fois didactique et lumineuse d'une œuvre en clair-obscur. Elle s'appuie sur un **Orchestre National de Lyon** de très haut niveau, qu'elle tient ici éloigné de l'écueil de l'académisme. Elle relance, en effet, sans cesse le mouvement afin que la phalange sorte des sentiers battus et épouse au mieux le tissu dissonant de cette œuvre baignant dans un lyrisme assez austère avec une saisissante conclusion où interviennent des cloches. Et cette énergie centrifuge diffusée du pupitre fait merveille pour réentendre cette symphonie méconnue.

Autre pièce méconnue interprétée ce soir : le *Concerto pour piano* de **Florence Price**. Originaire de l'Arkansas, à une époque où il n'était guère aisé d'être noire, femme et compositrice, Florence Price s'est fait un nom contre vent et marée. Extirpée de l'ombre depuis quelques années grâce à l'édition de l'intégrale de ses symphonies, elle est ici de nouveau mise au premier plan. Dans sa musique, Florence Price narre l'Amérique et ses paradoxes, ses accents épiques, ses racines bigarrées, ses pulsations ethniques. Le concerto présenté ce soir est dit d'un seul mouvement, mais en réalité constitué en trois parties distinctes et autonomes : *vivace / lento / vivace*. On y retrouve toutes les connotations de *jazz* du Nouveau Monde et en même temps le ton est profondément romantique dans une texture orchestrale et pianistique presque mozartienne, agrémentée de quelques touches de *blues* à la Gershwin. Les moments inoubliables ne manquent évidemment pas

dans cette œuvre, de la couleur moirée de ses accords épiques à son *ragtime* aux rythmes syncopés et endiablés dominés par les percussions et les cuivres. Au pupitre, Clelia Cafiero se démène et se démultiplie, et ce à bon escient, obtenant des tutti décoiffants, des sonneries de cuivres formidables et une intensité de jeu dans les cordes comme on en a rarement entendu avec, qui plus est, une justesse collective évidente. Il faut d'autant plus saluer l'endurance des musiciens de l'ON Lyon qu'ils parviennent à sauvegarder de bout en bout une vraie qualité de jeu. Quant à la pianiste **Jeneba Kanneh-Mason**, elle est hélas inaudible dans le ragtime débridé, son jeu fluët ne résistant pas au feu de l'orchestre. En revanche, elle se distingue avec *brio* par sa fluidité, son toucher délicat, et sa profonde musicalité dans les passages lents et lyriques. Mais si la pianiste a pu, en ces moments, facilement se glisser dans le son de la phalange, il faut objectivement le mettre au crédit de la cheffe, qui a su tisser, avec sa section cordes, un écrin chaleureux, à l'écoute du piano, favorisant une expressivité commune.

Après l'entracte, la seconde partie du programme s'ouvre sur *L'Adagio* de **Samuel Barber**, musique émouvante à souhait, empreinte d'une profonde nostalgie. Il est dès lors aisé de tomber dans l'écueil de la guimauve extatique dans l'interprétation de cette œuvre. Mais optant ici pour une lecture rapide, Clélia Cafiero évite soigneusement ce piège. L'esthétique proposée par la cheffe est à l'évidence caractérisée par un refus du pathos et du sentimentalisme. Son phrasé porte, en effet, un côté méditatif mais sans aucune dramaturgie outrancière. Les cordes, limpides, se développent plan par plan, des élans recueillis, sans emphase. Sa lecture n'en suscite pas moins l'émotion mais donnée ici avec une rare hauteur de vue, l'orchestre sous sa direction se faisant davantage conteur qu'interprète.

Le programme se poursuit et se conclut avec *Pulcinella*, dans sa version *Suite pour orchestre*. Pour la plus baroque des compositions d'**Igor Stravinsky**, aux accents Pergolésiens, Clelia Cafiero s'appuie là encore sur un orchestre de haut niveau, le soyeux orchestral de la partition étant parfaitement. En fine musicienne, la cheffe italienne cultive le souci du détail et ne manque pas de transmettre toutes les singularités instrumentales qui font tout le charme du langage musical de Stravinsky. Elle nous démontre surtout sa capacité à se hisser au premier rang des chefs internationaux. Du bel ouvrage mené de main de maître !

CRITIQUE, concert. LYON, Auditorium Maurice Ravel, Samedi 8 février 2025. Cycle America : Florence Price. Orchestre National de Lyon /Jeneba Kanneh-Mason (piano), Clelia Cafiero (direction). Photo © Brigitte Maroillat

CRITIQUE, concert. PARIS, Salle Gaveau, le 4 février 2025. Récital de Nadine SIERRA. Orchestre Lamoureux, Adrien Perruchon (direction)

Nadine Sierra court d'une scène prestigieuse à une

autre, et est acclamée partout où elle passe, aucune fausse note dans sa progression. Tout est parfaitement maîtrisé. Sage sur toute la ligne, Nadine n'a jamais mis en péril son précieux instrument. Force est de le constater au vu de la galerie d'héroïnes qu'elle a incarnées, passant avec prudence, par gradation successive, des Musetta, Norina, Gilda, Zerlina, aux Juliette, Violetta et Lucia. La soprano américaine est revenue hier soir sur la scène de la Salle Gaveau dans un programme transversal, assez proche de l'esprit de son premier album *There's A place for us*. Devant une salle comble et un public chauffé à blanc, Nadine Sierra a de nouveau tutoyé les cimes, nous offrant en prime un florilège de *Encores*.

Rayonnante dans une robe Dior rose aux motifs coquillages, **Nadine Sierra** se jette, comme toujours, sans se poser de questions, dans les flammes de son art, déployant une énergie virtuose, un aigu et un suraigu impériaux, un souffle long qui soutient un *legato* parfait. Elle fait une démonstration éclatante de toutes ces qualités, dès l'ouverture du programme, nous faisant l'offrande de moment de pure émotion, avec les airs de *La Rondine* de Puccini, « *Chi il bel sogno di Doretta* », et « *Depuis le jour* » de Louise de Gustave Charpentier. Elle enchaîne ensuite avec une Juliette, toujours aussi impériale. La valse « *Ah, je veux vivre* », écrite dans un registre central, permet ici d'entendre un timbre sensuel et chaud de vrai *soprano lirico*, capable toutefois de colorature étourdissantes. Dans le tragique « *Dieu, quel frisson court dans mes veines* » qu'elle nous livre en seconde partie de concert, elle n'ajoute aucun pathos superflu, aucun expressionnisme exagéré, son chant y reste parfaitement

belcantiste. Et que dire de sa Violetta sur laquelle on a déjà tant écrit. Le succès paraît assuré avant même que la soprano ait émis une seule note. Avec une technique sans faille, elle aborde « *E strano... sempre libera* », comme si elle se promenait en toute décontraction dans un jardin entièrement familier. Elle enchaîne trilles et vocalises avec une agilité confondante. Le registre aigu est électrisant. Malgré son aisance évidente, Nadine Sierra démontre qu'elle sait doser ses effets, loin de la pyrotechnie vocale. Elle compose, par toute une palette de variations et de nuances, un portrait remarquable de Violetta. Elle donne ici libre court à la frivolité de la courtisane tout en laissant entrevoir déjà, par ses accents et couleurs, les affres de l'héroïne déchue. Elle sait désormais, bien mieux que jadis d'ailleurs, donner essence humaine à un personnage au-delà des perles vocales. Cette texture de chair et de sang, on l'entend ici dans *La Traviata*, et on l'entendra également dans l'air de la folie de *Lucia di Lammermoor* en toute fin de programme.

Dans la seconde partie, l'artiste parée d'une robe fourreau noire, sertie de perles diamantées, nous amène hors des sentiers battus de l'opéra, en offrant une somptueuse interprétation de *Summertime*, mettant en lumière un registre grave qui ne manque pas de séduction. En forme de conclusion, Nadine Sierra nous livre un *scoop* : ce soir, c'est le dernier soir de sa *Lucia*... « *Why* » ? lui lance alors en chœur le public chamboulé par cette annonce. Parce qu'explique-t-elle, elle estime aujourd'hui devoir s'arrimer à un autre horizon, et laisser le personnage à d'autres, ce qui dénote la grande humilité de la chanteuse, mais aussi la conscience que son expérience est aussi un passage de relais... Mais à quel rôle rêve-t-elle désormais, elle qui a mis un point d'honneur de passer à pas feutrés, des légers aux lyriques ? Le florilège des *Encores* qui va suivre, semble nous tendre un début de réponse...

Comme à son habitude, avec la générosité qu'on lui connaît, **Nadine Sierra** nous offre une avalanche de bonus. En hommage à ses racines (et sans nul doute, à sa maman, comme à chacun de ses concerts) elle nous livre une relecture envoûtante de *Besame mucho* en duo avec un contrebassiste. Dans ce registre la soprano américaine use une fois de plus de l'alliage ensorcelant d'un grave moiré et d'un aigu étincelant pour nous mettre à genoux. Elle poursuit ces *Encores* par deux air d'opéra : l'un qu'elle porte avec le cœur et l'âme de concert en concert, « *O mio babbino caro* » extrait de *Gianni Schicchi*, et l'autre, le monologue d'une diva prénommée Floria. Et c'est donc « *Vissi d'arte* » que Nadine Sierra nous tend en bouquet-surprise. Le timbre, le grave, tiennent ici toute leur place dans cette interprétation qui manque toutefois un tantinet de corps pour être pleinement convaincant. Mais déjà la nuance est de mise : nullement hystérique, cette diva-là est toute en frémissement d'amour et lumineuse douleur. Insatiable, Nadine Sierra ne quittera la scène qu'à 23 heures, après deux heures et demie d'un *one-woman-show* éblouissant. En maîtresse de cérémonie, elle a dispensé une leçon de chant qui a, comme toujours, fait chavirer le public et conduit l'**Orchestre Lamoureux**, sous la direction d'**Adrien Perruchon**, à donner le meilleur de lui-même.



CRITIQUE, concert. PARIS, Salle Gaveau, le 4 février 2025.
Récital de Nadine SIERRA. Orchestre Lamoureux, Adrien Perruchon (direction). Toutes les photos © Jean-Yves Grandin

VIDEO : Nadine Sierra interprète l'air « *Ah, je veux vivre* »
extrait de « *Roméo et Juliette* » de Charles Gounod

CRITIQUE, concert. PARIS, Salle Gaveau, le 23 janvier 2024. Récital d'Andreas Scholl

Andreas Scholl était de retour à la Salle Gaveau, hier soir, dans un programme de cantates, comme toujours judicieusement conçu, exigeant tout à la fois un chant élégiaque, introverti, suspendu, et, à l'opposé, vaillance, et mordant. On attendait donc beaucoup de cette soirée et ce d'autant plus que le contre-ténor partageait la scène avec la flûtiste Dorothee Oberlinger qui ne cesse de démontrer qu'elle est la meilleure spécialiste de son instrument. Depuis leur disque lumineux « *Small gifts* » consacré à J. S Bach, les deux artistes ont tissé des liens étroits dont l'essence profonde est à l'évidence le plaisir de faire de la musique ensemble. A cette affinité élective s'est joint le clavecin inspiré de Olga Watts. Cette soirée fut donc une affaire de fins musiciens dont la virtuosité a été l'écrin précieux d'un chant souverain.

En dépit de quelques résidus persistants d'une grippe récente qui se sont fait légèrement entendre, Andreas Scholl a montré, une fois de plus, toute la pureté de l'émission de sa voix et la qualité de sa projection. Plus encore que par l'aisance et l'élégance des vocalises de « *Da Tuoi Lumi* » de Caldara, on est capturé d'emblée par les sons filés et la grâce du contre-

ténor dans la force méditative de la cantate « *Nel dolce tempo* » de **Haendel**. Et surtout, on ne s'est jamais lassé d'admirer, tout au long de la soirée, la beauté du timbre, notamment dans les airs « *Pastorella co' bei lumi erbe e fiori* » et « *Senti di te, ben mio* ». Rare est cette voix d'une élégance subtile, savant équilibre entre naturelle aisance et maîtrise technique. Elle nous a fait, en effet, souvent l'offrande, au fil du programme, d'une parenthèse en apesanteur traduisant toute la pudeur et l'intensité de l'émotion contenue du contre-ténor dans une gamme de teintes raffinées, comme dans le récitatif « *Troppo nobile ardor m'accese il seno* » de l'aria « *Vaghe Luci* » de Caldara.



Le morceau de bravoure qu'est la cantate « *Mi palpita il cor* » de **Haendel**, a été également au cœur de ce récital. Andreas Scholl s'est joué ici de toutes les difficultés vocales par une diction claire et une riche ornementation. Dans les récitatifs « *Tormento e gelosia* » et « *Clori, di te mi lagno* », le chanteur a su animer la moindre phrase par un engagement total. Dans l'air « *Se un di m'adora la mia crudele* », on a pu pleinement apprécier dans cette interprétation habitée, les *legati* et *crescendi*, distillés dans un chant débarrassé de toute fioriture inutile. Car contrairement à certains contre-ténors, Andreas Scholl ne s'adonne ni au maniérisme, ni à la pyrotechnie vocale. L'artiste fait montre d'une virtuosité jamais ostentatoire, au service constant de l'expression et de la musique. Dans cette aisance naturelle sans effets inutiles, le contre-ténor a été en tout point rejoint par Olga Watts, au touché nerveux et énergique, dans *La Chacone pour clavecin solo* de Bach, extraite de sa *Partita n°2 BWV 1004*, et plus

encore par Dorothee Oberlinger dont l'interprétation de *La Follia* et de *La Sonate en fa majeur* de **Corelli** a été suprême de bout en bout.

En guise de conclusion à ce récital, Andreas Scholl, et ses deux complices, nous ont fait l'offrande, de l'air « *Il n'est point de bergère* » tiré de *La Pastorelle en Musique* de **Telemann**, dans lequel le contre-ténor, abandonnant momentanément la voix de tête pour une tonalité grave de baryton, détonante mais au combien suave, a suscité les rires d'un public conquis. Avec une telle synergie, les trois artistes ont tenu l'auditoire à distance du froid de l'hiver en attisant le feu des couleurs d'un printemps à venir.

CRITIQUE, concert. PARIS, Salle Gaveau, le 23 janvier 2024.
Récital d'Andreas Scholl. Crédit Photographique (c) Brigitte Maroillat et Droits Réservés

VIDEO : Andreas Scholl chante la largo « *Ombra mai fu* » extrait de *Serse* de Haendel

CRITIQUE, concert. PARIS,

Philharmonie, le 14 décembre 2024. Gala lyrique pour les 80 ans de William Christie. Les Arts Florissants / William Christie (direction)

William Christie fêtait son quatre-vingtième printemps au cœur de l'hiver, hier soir à la Philharmonie de Paris. Un gala plein d'allant et d'humour à l'image du chef, et avec cette connivence unique qu'il a le don de cultiver avec la jeune génération. Cette complicité irradie en effet la scène, le chef multipliant les gestes d'affection envers les solistes. Qu'il les tienne par la main pendant qu'ils chantent ou les étreigne dans ses bras, on sent tout le bonheur du grand homme de partager avec cette jeunesse la parenthèse qui le fête.

Sous la direction de William Christie, tout semble aller de soi. Chœur et orchestre, tour à tour, font montre d'une aisance confondante et d'un spectre de couleurs riche et souple qui leur permettent de passer d'une pièce à l'autre, avec la virtuosité et l'expressivité requises. **Les Arts Florissants** sont ici au zénith de leur art, affichant puissance et nuances, cohésion et précision. La sonorité de l'ensemble est immédiatement reconnaissable, comme l'empreinte évidente des artistes qui ont atteint un haut degré de notoriété dans leur art.

Dans la lumineuse première partie du programme consacrée aux *Indes Galantes* de Rameau, l'ouverture annonce parfaitement la couleur et impose d'emblée une direction qui sait refléter toutes les péripéties et tous les attermoissements des personnages, de l'*Entrée des sauvages* au sublime « *Forêts paisibles* » porté par un chœur inspiré, d'une grande noblesse, avec juste ce qu'il faut d'effets sans jamais tomber dans l'emphase. Loin d'être uniforme (ce que l'on a parfois reproché au chef dans cette œuvre), la lecture de William Christie saisit toutes les opportunités pour varier les nuances, la puissance, le rythme notamment dans *La Danse du Calumet de la Paix*, avec un magnifique travail de percussion. Côté voix, c'est un *show* : **Emmanuelle de Negri** en Phani puis Zaïre, se distingue par une technique impeccable, et tout son art s'accomplit ici dans une diction ultra travaillée et un sens aigu des nuances. Elle forme un magnifique tandem avec le Don Carlos du jeune ténor **Bastien Rimondi** à la projection brillante, à l'ambitus sans limite, et à un parfait contrôle du souffle. Face à eux, le solide **Renato Dolcini** dont le charisme scénique et vocal est du plus bel effet pour Huascar puis Adario.

On retrouvera d'ailleurs le chanteur dans la seconde partie du programme où il campera un Roi d'Ecosse d'une grande noblesse au côté de l'Ariodante de *Lea Desandre* qui n'en finit pas de nous séduire. La mezzo-soprano dénoue doucement cette voix au grave dramatique, au médium moelleux finement ornementé. Il y a du velouté et du sensuel à chaque phrase musicale dans ce timbre suave et moiré. La diction d'une grande clarté et un travail détaillé sur les intonations confèrent beaucoup de théâtralité à son interprétation. Elle s'accorde aussi quelques fantaisies en dansant avec un William Christie, aux anges, sur les rythmes enlevés de Haendel. Plus en retrait la Ginevra d'**Ana Maria Labin**, d'une grande maîtrise technique

mais moins impressionnante que sa collègue avec laquelle elle délivre cependant un beau duo « *Bramo aver mille vite* », les deux voix se mariant à juste et bel effet.



William Christie n'a jamais caché son vif intérêt pour une œuvre rare d'Haendel qu'il considère comme l'une de ses préférées et qu'il qualifie d'« *incontournable* » : *L'Allegro, il Penseroso ed il Moderato*. Il l'a souvent exécutée en concert et il n'est donc guère étonnant de la retrouver dans son programme d'anniversaire. Pour porter cette œuvre, l'Écossaise **Rachel Redmond** allie une voix suave et ronde à un art raffiné de la vocalise. Son soprano délié et frais illumine tout ce qu'elle chante. Son duo avec la flûte solo est à cet égard un enchantement. L'Anglais **James Way** a une belle autorité dans sa manière de projeter le son et dans sa diction parfaite. Aussi à l'aise dans l'humour que dans le sentiment, il est ici dans son jardin, autant qu'il l'est aussi dans Bach et Britten. La soprano **Maud Gnidzaz** introduit magnifiquement le « *Thy pleasures, moderation, give* » du chœur, d'une voix fraîche et colorée. Le phrasé est admirable

et le texte est parfaitement articulé, vécu de surcroît avec simplicité et émotion.

Après ce programme, vint l'heure des surprises en forme de cadeaux d'anniversaire. Après avoir dirigé, le chef est invité à s'asseoir dans un coin de la scène pour découvrir les *guest stars* qui ne se sont pas faites annoncées mais qui sont venues le surprendre (et le public avec) par leur présence. C'est ainsi que *Natalie Dessay* a déboulé sur scène comme un tornade, devant un Bill Christie stupéfait, pour faire frissonner d'émotion le public avec des *pianissimi* à fleur de lèvre dans l'air de Cléopâtre « *Se pietà* », de *Giulio Cesare*. Vinrent ensuite son époux **Laurent Naouri** et un **Nelson Monfort** au sommet de sa forme, abordant William Christie (*in english of course !*) comme s'il était un sportif de haut niveau. C'est sur une note réjouissante (un Happy Birthday chanté d'une seule voix par le public et les artistes) que s'est achevée cette célébration en forme de feu d'artifice dont le fil conducteur était le plaisir évident de faire de la musique ensemble. Non sans quelques mots encore du grand Bill, rappelant ô combien la France, sa terre d'adoption, a joué un rôle essentiel dans sa vie et sa carrière depuis 55 ans.

CRITIQUE, concert. PARIS, Philharmonie, le 14 décembre 2024.
Gala lyrique pour les 80 ans de William Christie. Les Arts Florissants / William Christie (direction). Toutes les photos
© Brigitte Maroillat

**CRITIQUE, opéra. PARIS,
Théâtre des Champs-Élysées,
le 6 décembre 2024. POULENC :
Dialogues des Carmélites. V.
Santoni, M. Lamaison, S.
Koch, V. Gens, P. Petibon...
Olivier Py / Karina
Canellakis**

La reprise de *Dialogues des Carmélites* de Francis Poulenc dans la mise en scène d'Olivier Py au Théâtre des Champs Élysées, montre à quel point sa saisissante approche traverse le temps avec un succès sans cesse renouvelé. L'on a pu en effet, en ce vendredi 6 décembre, mesurer tout l'impact émotionnel du spectacle dans l'intensité du religieux silence avec lequel le public a accueilli chaque tableau, presque pictural, de cette fresque grandeur nature.

L'on sait la puissance de l'esthétisme en clair-obscur de la proposition scénique d'Olivier Py, de ce noir criant dans la lumière aveuglante, exprimant la noirceur glaçante de la peur avant que la mort ne blanchisse les cadavres. Sans oublier ces

mots inscrits à la craie sur les murs qui portent la force évocatrice de la mise en scène à son paroxysme. Dans ce ballet d'ombre et de lumière, Olivier Py met aussi en lumière la face obscure des personnages qui se sont longtemps cherchés ici-bas et trouvent leur raison d'être dans l'ultime sacrifice de leur vie. La succession de tableaux d'une sombre luminosité expose à nos regards toute l'abomination d'une situation désespérée dans une époque chaotique de l'Histoire qui fait et défait les destins. Certaines scènes ont été travaillées au cordeau sur le plan dramaturgique, comme celle de la longue agonie de Madame de Croissy, un plan en contre-plongée très cinématographique, d'un réalisme saisissant qui glace le spectateur d'effroi. Tout comme la scène finale, évocation à la fois violente et poétique de la montée au ciel des quinze carmélites sacrifiées sur l'autel de la Terreur, au son pétrifiant du couperet de la guillotine qui résonne en écho dans la salle.

Quant à la caractérisation des personnages, on est ici loin des standards de l'enregistrement de Pierre Dervaux, servis par les interprètes de la création de 1958. Sur la scène du Théâtre des Champs Elysées en 2024, chacune des interprètes semble réinventer son personnage à l'aune de son tempérament, ce qui peut d'emblée surprendre, mais qui n'est pas pour déplaire, et amène une inspiration nouvelle à ces Carmélites dans la tourmente. **Vannina Santoni** confère à Blanche une force décuplée qui rend hommage à son patronyme mais qui diffère sensiblement de l'image habituelle du personnage par essence craintive. Avec une voix à l'aisance absolue et une présence lumineuse, la soprano corse, à l'évidence transcendée par le destin de son personnage, délivre un portrait tourmenté mais pétri de convictions. Par des aigus faciles, et un léger et charmant *vibrato*, **Manon Lamaison** donne ici une certaine étoffe à Sœur Constance, moins candide qu'à l'habitude. **Patricia Petibon** interprète une Mère Marie plus fébrile que Blanche ne

l'est ici, ce qui est paradoxale tant elle est censée tempérer les angoisses de la jeune sœur. Elle ne semble pas particulièrement à l'aise dans ces habits de chef de communauté, ce qui se sent dans l'émission de la voix parfois tendue et des aigus manquant d'arrondi. **Véronique Gens** campe une Lidoine à la digne posture qui enrobe à merveille, par une voix souple, une bienveillance qu'elle tente de dissimuler. Loin de jouer les seconds couteaux, **Sophie Koch** habite pleinement Madame de Croissy avec une santé vocale, et une énergie qui redonne couleurs et vie à un personnage pourtant à l'article de la mort !

Côté masculin, **Alexandre Duhamel** en Marquis de La Force se distingue par la noblesse du timbre et une exceptionnelle présence scénique dans le premier tableau. L'aigu n'a toutefois pas dans ce répertoire l'éclat ni la vaillance auxquels le baryton nous a habitués. La révélation de la soirée est sans nul doute **Sahy Ratia**, ténor au style Mozartien, qui délivre une leçon de chant, par un phrasé impeccable, une ligne d'une grande pureté, et une diction exemplaire. Une virtuosité qui atteint son point d'orgue dans le duo du parloir avec Blanche, où les deux voix s'étreignent dans un émouvant ballet. Une mention spéciale sera délivrée à l'Aumônier de **Loïc Felix** qui, par son bel instrument, a fait entrer la lumière dans le couvent des Carmélites.



Découverte dans un programme Wagner au festival de Saint Denis un soir de juillet 2021, la cheffe **Karina Canelakis** avait retenu toute notre attention par un travail minutieux sur les lignes mélodiques. Ce soir, dans *Dialogues des Carmélites*, se gardant de toute lecture éthérée de la partition, elle épouse le parti d'une lecture alerte dont l'efficacité dramatique se déploie en subtile harmonie avec la dimension spirituelle de la partition. Elle sait trouver les lignes de tension et porter l'orchestre dans des crescendos d'une grande intensité notamment dans les trois points culminants de l'œuvre que sont La mort de la Prieure, le duo du parloir entre Blanche et son frère et le « *Salve Regina* » d'une grande puissance grâce à un **Chœur Unikanti** ici à son meilleur.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre des Champs-Élysées, le 6 décembre 2024. POULENC : Dialogues des Carmélites. V. Santoni, M. Lamaison, S. Koch, V. Gens, P. Petibon... Olivier Py / Karina

**CRITIQUE, récital lyrique.
PARIS, Musée Grévin, le 25
novembre 2026. Haendel,
Purcell, Eccles, Weldon...
Brice Saily (clavecin) /
Evolène Kiener (flûte),
Zachary WILDER (ténor)**

Il y a six ans, Zachary Wilder avait donné son premier récital parisien au Théâtre Grévin. Il nous présentait alors son album "*Eternità d'amore – The Venice Project*", un disque gravé avec le luthiste Josep Maria Martí Duran. Nous y étions et avons découvert un artiste orfèvre, à l'élégance rare. Et c'est de nouveau dans le haut lieu insolite du Boulevard de Montmartre, le Musée Grévin (et dans le cadre des concerts de Philippe Maillard Productions), qu'il nous convie pour accomplir à son bras un voyage à Londres sur les traces des successeurs d'Henry Purcell, fer de lance de l'Opéra anglais. Dans ce programme serti de raretés, se côtoient Daniel Purcell, le frère,

mais aussi Georg Frideric Haendel, John Weldon, John Eccles, auxquels est venu se joindre également Johann Christoph Pepusch, anglais si ce n'est de naissance, tout au moins de cœur, qui tire notamment sa notoriété de sa composition de *Beggar's opera* sur le livret de John Gay.

Entouré de **Brice Sailly** au clavecin et **Evolène Kiener**, au basson et à la flûte, le ténor américain cherche, comme toujours, à interpréter les pièces choisies dans le style de l'époque qui leur est propre. Et à cet égard, le choix du Théâtre Grévin n'est sans doute pas un hasard. L'acoustique du lieu permet, en effet, de déployer toutes les couleurs et les nuances tant des véhéments éclats de « *Oh take him gently from the pile* » de John Eccles que des *pianissimi* délivrés à fleur de lèvres de « *Morpheus Thou Gentle God* » de Daniel Purcell. Et le résultat est d'une grâce et d'un naturel désarmant. Zachary Wilder cultive l'art de nous mettre en apesanteur dont son « *Take those lips away* » de John Weldon, à l'infini douceur extatique, est une éclatante illustration.

A la mention de ces œuvres, on réalise que c'est tout un répertoire méconnu que **Zachary Wilder** nous révèle ici et dont il s'approprie avec aisance le langage. Dans la cantate de Daniel Purcell « *By Silver Thames' Flowr'y side* », avec laquelle il ouvre le programme, il déploie dans les récitatifs une admirable maîtrise du legato et place la beauté du son avant toute chose : le timbre et les couleurs les plus suaves servent pareillement tendresse et désespoir. En peintre subtil et élégant des émotions humaines, Zachary Wilder confère à la coloration déploratoire et plaintive de l'aria « *In vain the Springs discloses* » une lumière éclatante. Fin musicien, il est ici dans son jardin. Et il le prouve d'autant plus que le programme lui donne l'occasion de faire valoir sa virtuosité

en venant à bout, avec une facilité déconcertante, des vocalises escarpées « *I go to the Elysian Shade* » d'Henry Carey.

Sur scène, Zachary Wilder est un comédien de premier ordre qui se fait volontiers *showman* avec une lecture ironique et mordante, mais avec infiniment de chic et d'esprit, de « *The Musical Hodgepodge* » de Henry Carey qui se raille ici de ceux qui venaient se pâmer devant Farinelli. L'interprétation du ténor américain est d'autant plus savoureuse qu'elle a comme témoins muets, de part et d'autre de la scène de Grévin, les statues de cire de Philippe Jaroussky et de Cecilia Bartoli, deux artistes ayant rendu un vibrant hommage, dans leurs styles propres, au même Farinelli. Zachary Wilder, le comédien au tempérament facétieux, s'en donne également à cœur joie dans la chanson à boire d'Haendel « *Bacchus* » et aussi dans « *The je ne sçai quoi* » qui cherche désespérément une once de charme à une belle au physique ingrat.

Mais le point d'orgue des pièces proposées est sans nul doute l'extrait de *Acis and Galatea* HWV 49, « *Would you gain the tender creature* », toujours de Haendel, dont la beauté est sublimée par la grâce de l'artiste qui nous envoûte littéralement. Tragédien, Zachary Wilder sait également se faire crooner en osant quelques formes de notes, soupirs, et légère ornementation mélodique. La ligne de chant est simple, pure. Les mots sont pesés sans verser dans la préciosité. Dans les *recitativi* et les *arie* de la cantate de Johann Christophe Pepusch, « *When Loves Soft Passion* », qui clôt le programme, Zachary Wilder fait montre d'un sens inouï du phrasé, et d'une musicalité exemplaire, délivrant un texte pleinement investi et surtout articulé. L'art du dire n'étant pas chez lui la moindre des vertus, et qui témoigne d'une belle compréhension de la prosodie de la langue anglaise.

La réussite de la soirée tient aussi à la connivence profonde, pour ne pas dire aux affinités électives, du chanteur avec les

deux musiciens l'accompagnant. Brice Sailly au clavecin et Evolène Kiener tissent le plus bel écrin pour le chanteur et l'aident ainsi dans la caractérisation de chacune des pièces. Fraîcheur juvénile, virtuosité pétillante, mais aussi profondeur et émotion, donnent à ce récital l'éclat d'un bijou précieux poli par un artiste, engagé et habité, à la personnalité rayonnante, apte à traduire tous les climats, de la plainte à la tendresse, des éclats d'humeur à la joie intense. Un constant régal.

CRITIQUE, récital lyrique. Haendel, Purcell, Eccles, Weldon...
Brice Sailly (clavecin) / Evolène Kiener (violon), Zachary WILDER (ténor). Crédit photographique © Maximilien Hondermarck

VIDEO : Zachary Wilder interprète l'*Agnus Dei* du *Requiem* d'André Campra

CRITIQUE, gala lyrique.
PARIS, Salle Rossini, le 16
novembre 2024. GALA lyrique

ODB. F. Hyon, H. Mas, J. P. Laffont, S. d'Oustrac, F. Egiziano, M. Mauillon, A. Zamora, V. Lingock, M. Assayag, A. Vincentini...

A l'occasion de ses 20 ans, ODB nous avait offert l'année dernière une parenthèse enchantée avec un florilège de jeunes voix et les fantaisies d'un maître de cérémonie d'une drôlerie irrésistible.

Fort de ce succès, Jérôme Pesqué et Stéphane Sénéchal ont repris la même formule pour nous faire l'offrande d'un nouveau marathon lyrique tout aussi dense que le premier (près de 5 heures de spectacle), au profit cette fois d'un orphelinat Le Refuge KOL au Cambodge dont Sophie Koch est la marraine.

Toute la première partie de ce programme-fleuve a été un modèle d'équilibre et d'homogénéité, servi par des artistes à la belle présence scénique et vocale. A ce titre, on citera en particulier **Juliette Gauthier**, très expressive et engagée dans son interprétation de l'air de Sesto de *La Clemenza di Tito*, tout empreint des nuances attendues, tout comme l'*Aria* de Sartorio qu'elle habite avec *brio*. Voix vaillante et souveraine, **Fabien Hyon** s'impose à chaque instant dans l'Air d'*Henry VIII* de Saint-Saëns, et trouve ici un emploi qui lui sied parfaitement. Davantage à son aise dans l'air de la folie d'Elvira de *I Puritani* que dans l'air d'Ilia d'*Idomeneo*, **Faustine Egiziano** porte une incarnation intense, assise sur

une grande intelligence musicale et un sens dramatique évident. **Fanny Revay** est une Elisabeth de *Tannhauser* d'une belle intensité, avec une présence lumineuse. Une voix plus lyrique que dramatique, ce qui surprend dans ce répertoire, mais bien projetée avec un timbre agréable. **Coline Infante** nous entraîne avec un évident plaisir dans l'univers Straussien avec un pétillant « *Mein Herr Marquis* » de Johann Strauss.

Abel Zamora nous a enchanté par la couleur de son timbre et la suavité de son émission dans l'air de Don Ottavio et dans l'air de *La Jolie Fille de Perth* de Bizet. Un artiste à suivre de près tout comme **Florent Karrer** qui prend un évident plaisir à incarner deux personnages que la scène ne lui offre pas encore, un Escamillo et un Posa, à la majesté orgueilleuse digne de grandes pages héroïques. Puissance, beau timbre, présence, ce garçon a tout pour faire une belle carrière. **Emma de Negri** nous offre ici un beau moment d'intense subtilité, avec « *Tristes apprêt et pâle flambeaux* » de *Castor et Pollux* et « *C'est l'extase* » de Debussy. Égale dans tous les registres comme dans les expressions, avec un constant souci du texte et des couleurs séduisantes, elle s'y montre au mieux de sa forme et touche au cœur.

Et puis en toute fin de cette première partie, la révélation de la soirée, que nous avons déjà eu l'occasion d'entendre lors du Concours des Voix d'Afrique : **Victoria Lingock**. Cette jeune Camerounaise, qui étudie le chant depuis un an avec Marie Vasconi, également présente dans le programme, nous a livré une interprétation décoiffante de l'air d'Eboli "*O don fatale*" avec une voix impressionnante, inclassable, mais non dénuée de nuances et un timbre superbe. Il reste du travail à la jeune artiste pour arriver à maturation et polir son magnifique instrument, mais si elle ne lâche rien, elle pourrait devenir une Grace Bumbry à la Française. Elle en a l'étoffe...



David Abramovitz et Héloïse Mas © Jean-Yves Grandin

Après une interruption de 15 minutes, la seconde partie du Gala est apparue plus contrastée et moins homogène que la première, les artistes étant d'inégale expérience. On retiendra surtout les prestations de **Anne-Lise Polchlopek** à la belle énergie, et à la puissance de feu dans « *Easy Assimilated* » du *Candide* de Bernstein, **Raluca Valois** dans l'air du Voile d'Eboli, qui se distingue par une belle présence scénique, un timbre séduisant et l'intensité de graves moirés (elle doit encore toutefois travailler la projection et l'homogénéité de la voix), **Marlène Assayag** qui a fait revivre avec une agilité sans faille l'air alternatif de Giuletta « *L'amour lui dit la belle* », **Jeanne Zaepfel** qui nous a délivré un délicat et subtil « *Le Magnifique* » de Grétry. Musicien stylé et artiste sensible, **Stéphane Sénéchal** nous offre un hommage au monde et aux états en guerre par une interprétation émouvante de « *Tout disparut* » de Poulenc, avec une jeune danseuse libanaise, **Cynthia Dariane**.

Mais c'est incontestablement **Marc Mauillon** qui récolte tous les suffrages dans cette seconde partie. Le baryton français, irrésistible tant vocalement que dramatiquement, y fait merveille, ne faisant qu'une bouchée de l'*aria* « *Una voce m'ha colpito* » de *L'Inganno felice* de Rossini. Il sait également épouser les subtilités et les infinies nuances de la mélodie française, et on fond de bonheur à l'entendre dans « Clair de lune », de Debussy qui tombe on ne peut mieux, en cette fin d'après-midi d'automne, où la nuit enveloppe déjà Paris. Comme l'année précédente, le programme est ponctué des interventions burlesques de la Stromboli, *diva* sur le retour, créée et interprétée avec fantaisie et *brio* par **Stéphane Sénéchal**. Cette figure fantasque est rejointe cette année par une élève *fashion queer*, l'irrésistible Sopralona d'**Aurélien Vicentini**, et une soprano « influenceuse », *Funny Truche*, autre incarnation succulente de Stéphane Sénéchal.

Outre ces scénettes humoristiques, deux parenthèses extra lyriques nous ont également été offertes par **Isabelle Carrar** et le pianiste inspiré **Genc Tukici**. Avec une subtilité à fleur de peau au fil des mots, la chanteuse a délivré un bouquet d'émotions en mode voix de velours, en interprétant « *Parce que* » d'Aznavour et "*L'île aux mimosas*" de Barbara. Saluons également l'engagement d'artistes de premier plan qui ont accepté de consacrer temps et énergie pour participer à ce spectacle monté disons le point mettre en lumière des jeunes voix. **Héloïse Mas** ouvre le Gala, avec deux airs titres qui contrasteront avec la tonalité globalement enjouée de l'événement, « *O ma lyre immortelle* » tiré de *Sapho* et « *Pleurez mes yeux* » du *Cid* qu'elle sert avec une profonde émotion et énormément de sensualité. **Stéphanie d'Oustrac**, avec son abattage habituel de comédienne et de tragédienne, passe des affres de cette pauvre Charlotte de *Werther* aux « *Nuits d'une Demoiselle* », sur une rythmique *jazz*, qui fait monter la température du public par ses formules suggestives et sulfureuses. Une sorte de « Dame de Monte Carlo » dépeinte ici dans les ébats amoureux de sa prime jeunesse. Une incarnation

dans laquelle la mezzo se glisse avec délectation !

Un mot enfin pour citer les accompagnateurs des chanteurs lyriques, tous excellents et particulièrement **Maxime Neyret** et **Denis Dubois** (également acteur des scénettes de Stéphane Sénéchal). Il faudra attendre la fin du programme, pour voir apparaître un autre grand nom de la scène lyrique, **Jean Philippe Lafont**, sorti de sa retraite pour nous livrer un « *Nemico della Patria* » d'*Andrea Chénier*, ébouriffant de puissance et qui clôturera en feu d'artifice cette course de fond lyrique. On pourra cependant regretter que le spectacle fleuve se finisse de manière un tantinet abrupte sans que l'on fasse monter sur scène pour les saluts les chanteurs encore présents. Cela aurait donné une digne conclusion à un après-midi d'une grande intensité.

CRITIQUE, gala lyrique. PARIS, Salle Rossini, le 16 novembre 2024. GALA lyrique d'ODB. F. Hyon, H. Mas, J. P. Laffont, S. d'Oustrac, F. Egiziano, M. Mauillon, A. Zamora, V. Lingock, M. Assayag, A. Vincentini... Toutes les photos © Jean-Yves Grandin

CRITIQUE, opéra. LONDRES,

**Coliseum, le 5 octobre 2024.
PUCCINI : La Bohème. M.
Boreham, J. Blue, C. Rice...
Jonathan Miller / Clelia
Cafiero.**

Clelia Cafiero, qui ne cesse de nous enchainer,
officie actuellement à la tête de l'Orchestre de
l'English National Opera pour une série de
représentation de *La Bohème* de Puccini, en anglais
dans le texte, comme tous les ouvrages programmés
dans cette maison. Et une fois de plus, la jeune
cheffe a restitué toute son essence profonde à un
répertoire hâtivement jugé facile, mais dont elle
connaît toute la complexité harmonique sur le bout
des doigts. Et sa direction vaut à elle seul que
l'on entende cette *Bohème*.



Crédit photographique © Clelia Cafiero

Clelia Cafiero dans les pas de Pappano

Il convient, en effet, de se délecter des subtilités que **Clelia Cafiero** tire d'un orchestre de rang modeste, lequel grâce à sa direction inspirée, passe de l'ombre à la lumière. Une fois de plus, la cheffe, qui marche incontestablement dans les pas d'Antonio Pappano, révèle son talent pour saisir toute la dimension d'une partition que l'on imaginait rebattue et qui se fait ici entendre dans un drapé de nuances inattendues. Coloriste hors pair, Clelia Cafiero sait mettre en valeur toute une orchestration qui prouve une fois de plus que

Puccini était à l'écoute attentive de ce qui se composait ailleurs à son époque. Son travail minutieux, avec chaque section de l'orchestre, est quasi cinématographique, tant il fait naître des images avant même que celle-ci ne surgissent sur le plateau (Ah ce *glissando* de cordes donnant le frisson précédant l'entrée en scène d'une Mimi mourante !). L'orchestre ici n'accompagne pas l'émotion, il la peint au regard du spectateur dans un modèle du genre. Clelia Cafiero impulse une formidable énergie qui se propage au plateau, rehaussant incontestablement l'interprétation de chacun des chanteurs.

Tous sont, en effet, à l'unisson dans un bel engagement collectif : **Joshua Blue** offre un Rodolfo un tantinet uniforme, mais capable de belles couleurs dans l'expression du texte. **Madeleine Boreham**, remplaçant au pied levé, en ce 3 octobre, Nadine Benjamin souffrante, n'est pas la plus séduisante des Mimi, mais sa technique et musicalité lui permettent une juste émotion sans affliction. Le Marcello de **Charles Rice** volerait presque la vedette à Rodolfo par son abattage et ses qualités vocales : l'émission est facile et le chant plaisant par son naturel. La voix de **Vuvu Mpofu** ne brille pas par sa puissance, mais elle campe superbement une Musetta, plus libre que frivole, donnant ainsi au personnage une profondeur inattendue. **Patrick Alexander Keefe** livre quant à lui un Schaunard bien en voix. Et le Colline de **Dingle Yandell**, plus baryton que basse, à la voix claire, affiche la présente discrète des êtres humbles.

Quant à la parure servant d'écrin à ces jeunes voix en devenir, il s'agit de la mise de **Jonathan Miller**, qu'on ne présente plus, et reprise ici avec brio, par **Crispin Lord**, avec ses décors modulaires dévoilant au regard les coulisses du drame, qui se joue autant dans la mansarde que dans les escaliers où les jeunes bohèmes à l'âme potache chahutent et épanchent, plus tard, leur peine au crépuscule de la vie de Mimi.

Cette représentation qui, sur le papier, ne payait pas nécessairement de mine, se révèle une heureuse surprise par ce bel équilibre d'ensemble maintenu de main de Maître par Clelia Cafiero.

CRITIQUE, opéra. LONDRES, Coliseum, le 5 octobre 2024. PUCCINI : La Bohème. M. Boreham, J. Blue, C. Rice... Jonathan Miller / Clelia Cafiero. Photo principale © Robert Workman.

VIDEO : « *La Bohème* » selon Jonathan Miller à l'English National Opera de Londres

CRITIQUE, opéra. LONDRES, Royal Opera House, le 7 octobre 2024. TCHAIKOVSKY : Eugène Onéguine. G. Bintner, K. Mkhitryan, L. Avetysian... Ted Huffman / Henryk Nanası.

Cela faisait neuf ans que *Eugène Onéguine* de Tchaïkovsky n'avait pas été programmé à la Royal

Opera House de Londres, et il n'a pas galvaudé de dire que cette nouvelle production était particulièrement attendue. Et le résultat n'en est que plus décevant. On ne peut toutefois pas reprocher à la *Royal Opera House* de ne pas avoir fait preuve d'audace et d'ambition en confiant la mise en scène au réalisateur américain Ted Huffman, connu pour ses productions épurées et percutantes. Mais le choix d'un grand nom ne suffit certes pas pour faire un grand spectacle...

Soyeux à l'écoute, austère au regard



Ted Huffman, et le scénographe **Hyemi Shin**, ont réduit *Eugène Onéguine* à un minimalisme en clair-obscur, dans un jeu étudié d'ombre et de lumière, conférant un visage austère à l'œuvre. La scène est vierge de décors, et seuls quelques accessoires viennent l'agréments : tables, chaises, et ballons pour la fête de Tatiana. Décontextualisée par un décor dépouillé, la grande célébration de la fête des récoltes n'est plus ici qu'un ballet chorégraphique, certes minutieusement réglé, mais dépourvu de sens. De nombreuses autres incongruités viennent également ponctuer la mise en scène notamment dans la scène du duel où Onéguine ne tue pas du tout Lensky : il dépose à terre son pistolet dont ce dernier se saisit pour se tirer une balle dans la tête. Huffman cherche t-il par là même à décharger Onéguine d'une quelconque culpabilité pour en faire davantage une victime qu'un bourreau ? On demeure toutefois perplexe face à cette mise en scène qui fait ce qu'elle veut avec l'œuvre sans qu'il n'y ait de réels justificatifs à une telle lecture. Heureusement, Huffman avance diverses autres propositions scéniques plus pertinentes. Ainsi dans la dernière partie de l'opéra, nous voyons Tatiana jouer avec les enfants d'Olga pendant que le fantôme de Lensky les regarde, ce qui donne une réponse poignante aux réflexions de ce dernier sur la façon dont on se souviendra de lui.

Mais s'il existe des points critiques, Il y a aussi beaucoup à aimer dans cette production, à commencer le sublime Lensky du ténor arménien **Liparit Avetisyan**, qui nous a offert la performance vocale exceptionnelle de la soirée, avec l'air « *Kuda, Kuda* ». La voix à l'aigu lumineux confère un crépuscule en forme d'aube à ce Lensky introspectif et poignant. Sa compatriote **Kristina Mkhitaryan** chante magnifiquement Tatiana, avec un phrasé sincère, un timbre crémeux et des notes de tête d'une grande clarté. Et il y a le chœur, tout aussi superbe que l'éloquence musicale avec laquelle l'orchestre, sous la

direction d'**Henrik Nánási**, a restitué la partition sublime de Tchaïkovsky. Nous nous sommes littéralement délectés de la splendeur du rendu orchestrale, et notamment à l'écoute du grand thème de Tatiana pétri de cordes d'une grande finesse et de bois plaintifs. On se dit qu'avec tous ces atouts, cet *Onéguine* aurait pu être une production réussie, mais encore fallait-il, outre une mise en scène cohérente, que le rôle-titre tienne toutes ses promesses. Or **Gordon Bintner** déçoit. Bien que possédant une voix de baryton agréable et élégante, le baryton-basse canadien s'est heurté à des problèmes de justesse, et à une tension vocale de plus en plus présente au fil de la représentation.

On attendait beaucoup de cette nouvelle production, sans doute trop, finalement...

CRITIQUE, opéra. LONDRES, Royal Opera House, le 7 octobre 2024. TCHAIKOVSKY : Eugène Onéguine. G. Bintner, K. Mkhitryan, L. Avetisyan... Ted Huffman / Henryk Nanasi. Photos © Tristram Kenton.

VIDEO : Trailer de « *Eugène Onéguine* » selon Ted Huffman à la ROH de Londres